



PANTHOLOGIE



ÉDITION I

SOMMAIRE

Le thème.....	3
Automne, Liné.....	5
Glitch, Renarde.....	10
À la lumière de la honte, Xendor.....	18
Un futur radieux, Dragonwing.....	20
L'imagier, Kévin Gallot.....	32
La faille, Gabhany.....	44
Bonus.....	55
Artep Hcatso au pays d'Eded.....	56
Remerciements.....	58

LE THÈME

Une femme lit dans un parc.
Un homme est assis sur un banc à quelques mètres.
Il se lève et perd son pantalon.

Racontez la suite...

Bonne lecture...

DRAME/TRANCHE DE VIE

AUTOMNE

par Liné

Coup de  du comité de lecture



Illustration par Cricri

Tout est très clair. L'a toujours été.

Je devais étudier l'histoire de l'art à l'Institut catholique, faire mon entrée dans le monde, y trouver un mari, l'épouser et lui faire deux enfants. Trois, à la rigueur. Et je l'ai fait. Du moins, je crois...

Non, ce n'est pas ça. Je n'ai pas eu deux ni trois enfants, mais un. Un seul. Antoine. Qui ne va d'ailleurs pas tarder à pointer le bout de son nez. Il a promis.

En l'attendant, pour tuer le temps, un livre. Je tiens un livre entre mes mains. Et je suis assise sur un banc. Tant mieux. J'espère que personne ne viendra me déranger, pas même ces messieurs-dames habillés tout en blanc. Ce livre a l'air passionnant.

Si seulement j'arrivais à le comprendre. Je vois bien que les lettres s'accumulent, qu'elles parlent. Mais elles ne se donnent pas la main – la faute à cette typographie moderne. Alors mes yeux butent sur ces vides, ne décortiquent rien, résolument rien, et je n'ai qu'une envie : secouer ce livre comme un vieux chiffon, faire tomber les lettres au sol et, selon mon envie, à moi, rien qu'à moi, les réagencer. Là, personne d'autre que moi ne comprendrait. Et cette vengeance aurait quelque chose de grisant.

Un bourdonnement. Qu'est-ce qu'on me dit ? Je plisse les yeux, les contours de la dame en blanc se précisent et, enfin, je l'entends. Elle m'explique que je tiens le livre à l'envers et, tout doucement, le replace à l'endroit.

Quelle honte...

Enfin bon.

C'est l'automne. Antoine n'est pas encore là. Un type que je ne connais pas – du moins, je ne crois pas – s'assoit à côté de moi. Il a un drôle d'air. Je préfère m'en méfier.

Il lit. Est-ce qu'il lit ? Il semble y arriver. Et puis, sans crier gare, le voilà qui claque son livre, se lève, me tire la langue. Et baisse son pantalon. Scandaleux ! Je crie : Antoine ! Cache ta lune ! Ce garçon me rendra folle. Il n'a jamais su se tenir. Et en public... Mais qu'est-ce qui lui prend ?

Il m'en veut. Il ne me le dit pas, mais je sais qu'il m'en veut. Depuis tout petit. Alors, quand l'occasion se présente, il prend un malin plaisir à m'humilier. A me torturer.

J'ai mal à la tête...

Si seulement je pouvais chasser cette image... Celle de cette lune, de ce...

de ce *postérieur* qui, il faut bien l'admettre, est poilu, pas trop, mais poilu comme le sont les hommes, enfin... Et qui se tortille, obscène, sous mes yeux, mes yeux qui préféreraient déchiffrer une histoire, un roman, plutôt que de se frotter à cette... à ce...

Quelle horreur...

Chaque lune me fait penser à celle de mon fils. C'est comme ça. Je l'ai vu nu tellement de fois, Antoine. Quand il est né, d'abord, ses organes mâles m'ont surprise. Je ne m'attendais pas à ce qu'un bébé soit déjà si clairement... *doté*. Et puis il y a ces fesses que j'ai lavées, un million de fois, que j'ai tapotées, souvent, et que j'ai frappées, s'il le fallait. On n'y pense pas, quand on n'est pas encore mère, au corps de son fils. On ne pense pas qu'on va devoir vivre aux côtés d'un corps foncièrement masculin, qui n'a rien de semblable au nôtre, rien de délicat ni de caché, et qui évolue avec aisance sans même considérer que ses... que ses *appendices* peuvent... peuvent *assommer*. Oh, il y avait bien mon mari. Mais nos ébats sont restés très chastes et, en tout et pour tout, le nombre de fois où je l'ai vu nu se compte – Dieu merci – sur les doigts d'une main.

Tiens, voilà qu'on lui remonte le pantalon, à ce monsieur. Tant mieux. C'est qu'ils sont très alertes et très efficaces, ces... ces infirmiers. Heureusement qu'ils sont là.

Bon sang, mais que fabrique Antoine ? Le temps passe. Et il oublie de venir.

Il a pourtant promis.

Pourquoi m'en voudrait-il encore ? Nous ne sommes pas si rancuniers, dans la famille. D'autant que je me suis excusée. Plusieurs fois excusée. A croire qu'aucune insulte, aucune tache n'est lavable.

Je me demande si...

Enfin tout de même, j'en ai enlevé, des taches ! Qu'on n'aille pas m'accuser d'être une malpropre ! Les couches, qui dans le temps étaient lavées et lavées et relavées, sans fin, et mes mains et mes doigts qui baignaient constamment dans... *dedans*. Et le vomi, la bave, la morve, et les crottes de nez et le sang et la boue ! Tout ! J'ai tout nettoyé. Il n'y a pas la plus infime parcelle de son corps que je n'aie pas dégrassée. Et aimée.

Alors comment aurais-je pu réagir quand... quand il nous a *avoué*. Quand il nous l'a déballée, sa crasse, sa crasse bien à lui, sa crasse d'homme, qu'il nous l'a fourrée sous le nez, qu'il l'a agitée avec son air à moitié timide,

prudent, attendant qu'on accepte. Mais on n'accepte pas. On ne peut pas. Ces... ces *pratiques* n'ont rien de naturel. Et que devrais-je donc en penser, moi qui ai tant pris soin de cet enfant, de ce corps, de ces fesses... que penser de ce qu'il en fait, de ses fesses, de cette lune qu'il ouvre à d'autres hommes, et de tout ce qui va avec, les... les appendices de ses amis qui... et les préservatifs, les maladies, le sida... Et les excréments, mon Dieu ! mais comment... Et tout s'entremêlerait dans une boucle infernale de sécrétions, de sueur et de crasse ?

On n'a pas accepté. C'était trop. On le lui a expliqué, à Antoine. Que c'était trop. Il m'a dit que j'étais intolérante, que j'avais l'imagination débordante, que ça ne se passe pas comme ça, les relations intimes entre hommes – pas plus que les relations tout court, d'ailleurs. Que c'était souvent beau, en tout cas pas plus dégueulasse que chez les hétéros, qu'il y avait de l'amour, du charme, l'apprentissage de l'autre. Mais plus il m'en parlait, avec ses yeux faussement innocents, moins je comprenais. Antoine plaçait des mots qui n'avaient de sens que dans leur abstraction. L'amour, ça se dégonfle au moindre toucher, ça se putréfie dès qu'on y pose un doigt. Les corps, les embrassades, la *copulation*, mais qu'est-ce que l'humanité y trouve ? Hein ?

Moi, la première fois qu'un homme m'a mis la main dessus, je n'ai ressenti que douleur et dégoût.

« L'apprentissage de l'autre »... J'en rirais presque.

Non, ce qu'il faut, ce sont des rapports prévus par la nature, pour obéir aux règles biologiques. Ou pas de rapport du tout.

Si je suis bien installée ? Oui. Il fait frisquet. Je ne vais pas tarder à rentrer. Pas besoin de cette infirmière pour m'accompagner. Antoine va venir, moins par envie que par devoir. Antoine va venir, nous aurons peu de choses à nous dire. Lui ne pourra pas me parler de sa vie, moi j'aurai peur de l'ennuyer. Ou de l'éloigner un peu plus de moi.

Alors ensemble nous regarderons les feuilles mortes tomber. Il en ramassera peut-être pour en faire un bouquet, un bouquet d'orange comme quand il était petit, et avec un peu de chance, des lettres du livre s'y accrocheront. Elles m'aideront à raccrocher les wagons. C'est que je ne comprends plus grand-chose. Et je me demande même si, de ma vie, je n'ai finalement jamais compris quoi que ce soit d'important. Si je n'ai pas raté l'essentiel.

Enfin bon. Toutes ces élucubrations parce qu'un monsieur a perdu son

pantalon.

Je me souviens de la toute première lune que j'ai vue. J'étais petite, quatre ou cinq ans. Dans les bois derrière chez mamie, un garçon de mon âge a baissé son froc jusque sur les chevilles. Et ensuite, accroupi au-dessus d'une motte d'herbe, vacillant sur ses deux pieds minuscules, il a fait pipi. Je n'ai pas pu m'empêcher de rire, mais de rire ! Un garçon, ça ne s'accroupit pas pour uriner ! Que voulez-vous, il a dû voir sa mère ou sa sœur procéder de la sorte. Et moi j'avais ses fesses en pleine ligne de mire.

J'y repense, maintenant, à cette crise de fou rire devant le garçon cul nu. Gamine, les lunes ne m'écœuraient pas.

En fin de compte. Je n'ai pas besoin d'Antoine pour l'avoir, mon bouquet. Il suffit de se pencher et de ramasser les feuilles mortes à pleines mains. Je ferai une belle composition que j'offrirai à mon amoureux. On n'a pas le droit de se donner la main, mamie dit qu'on est trop petits. Mais quand je serai grande, je n'aurai peur de rien. Je ferai ce que je veux. Avec cet amoureux, ou peut-être un autre.

Tout est très clair. L'a toujours été.

Quand je serai grande, je ne passerai pas à côté de mon fils.

DRAME/LITTÉRATURE GÉNÉRALE

GLITCH

par Renarde



Illustration par Cricri

Si tu l'avais vue ! Elle était si fière d'avoir réussi à enlever les petites roues et filait plus vite que le vent, ses cheveux se mêlant à ses rires. Une boule d'amour et d'énergie qui dévalait la rue, écartant d'un sourire ou d'un coup de sonnette les passants qui avaient eu la malencontreuse idée de se trouver sur le même trottoir.

— Madame ?

Elle soupire et lève le nez de son livre. Quelque chose lui avait immédiatement déplu chez cet inconnu.

Déjà, il était là.

Dans son parc.

Et quel costume ridicule ! Queue de pie noire, haut-de-forme bleu, gilet rouge et cravate jaune. Son pantalon semblait hésiter entre le vert et le beige et s'harmonisait étrangement à son teint. Un fou ou un daltonien. Le parapluie rose qu'il arborait alors que le soleil brillait haut dans le ciel pointait plutôt vers la première option. Il s'était installé sur un banc non loin du sien et lui souriait dans l'attente d'une réponse.

Elle replonge dans son ouvrage sans un mot, espérant qu'il comprenne le message.

La rentrée s'est bien passée. Elle a retrouvé Mathis, qui...

— Madame ?

Raté.

Elle claque son livre d'un coup sec et le défie du menton, les dents serrées.

L'inconnu n'en prend pas ombrage et pointe l'épais volume de sa main gantée.

— De qui parle-t-il ?

Elle se radoucit et caresse la couverture avec tendresse.

— De Luc, un homme formidable, et de sa fille, Emma. Il raconte leur vie, leur complicité, ces moments de bonheur qui égaient le quotidien.

— D'autres personnages ?

— Les grands-parents d'Emma, souvent. Des amis, parfois.

— Mais vous préférez Luc.

Un sourire empreint de nostalgie se dépose sur son visage.

— J'adore l'entendre parler d'Emma.

— Bien entendu.

Il se gratte le front, observe son parapluie un instant puis se tourne à nouveau vers elle.

— JC, pour vous servir, annonce-t-il, mais vous pouvez m'appeler Jimmy.

— Alba.

Il se lève, fait deux pas en sa direction et perd son pantalon dans la foulée, dévoilant ainsi... un autre pantalon couleur « nausée en mer ».

Elle écarquille les yeux.

Première option, définitivement.

— Je mue, s'excuse-t-il.

— Pardon ?

Jimmy se débarrasse de l'habit surnuméraire et le plie sous le bras avant de s'asseoir à ses côtés.

— Je plaisante. Me retrouver nu en public est un cauchemar récurrent chez moi. Je préfère prévenir.

— Et si vous perdez votre dernier pantalon ? dit-elle en lorgnant sur le vêtement à la teinte improbable.

— Qui vous dit que je n'en ai que deux ?

Elle reste un moment interdite, ne sachant que répondre.

— C'est absurde, finit-elle par lâcher.

Il hausse les épaules.

— Comme tout cela, énonce-t-il en balayant le parc du regard. Comme la majorité de nos peurs.

Elle n'aime pas du tout le tour que prend la conversation. Pas du tout.

Une bourrasque s'engouffre entre les branches au-dessus de leurs têtes. Des dizaines de pétales tourbillonnent et se déposent sur leurs habits, sur le banc. Sur le livre.

— Hanami, dit l'inconnu en ramassant la fleur de cerisier accrochée à son parapluie. Et vous, quelles sont vos peurs ?

Elle se crispe et bloque sa respiration. Le pied enfonce la pédale de frein. Cris. Lumières. Douleur. Elle se bouche les oreilles, ferme les yeux, verrouille son cœur. Ne plus sentir, ne plus penser.

— Trop frontal, abordons le problème autrement, s'excuse-t-il. Quel est votre arbre préféré ?

Elle rouvre les paupières et se redresse, surprise par la question. Son arbre préféré ?

— L'érable du Canada.

Elle tourne la tête vers le spécimen magnifique situé au centre du parc.

On ne voit que lui depuis leur position. Ses feuilles, d'un rouge flamboyant, embrasent l'horizon.

— La période de floraison des cerisiers est extraordinaire, mais éphémère, dit-elle en regardant le tapis blanc tacheté de rose à ses pieds.

Jimmy acquiesce. Il se lève, marche jusqu'à l'arbre et en décroche une feuille qu'il observe sous toutes les coutures avant de revenir vers le banc et de se planter devant elle.

— Je peux vous demander quelque chose ?

— Non.

Plus de questions, plus d'insinuations. Il doit partir.

Il se rapproche. Elle tend ses muscles, prête à en découdre, mais il se contente d'effleurer un pétale posé sur la couverture du livre avec sa feuille de feu.

— Quand a-t-il plu la dernière fois ?

Et sans attendre la réponse, il se dirige vers l'est et disparaît au loin.

Ta mère a fait sa fameuse tarte Tatin. Elle refuse toujours de donner la recette, mais je parie qu'il y a autant de beurre que de fruits. J'ai ajouté discrètement de la cannelle – tu me connais – et cela embaume dans toute la pièce. Tu sens ?

Elle quitte un instant son ouvrage, ferme les yeux et inspire. L'odeur de pomme caramélisée envahit ses narines. Elle s'imagine plonger une cuillère dans le dessert, rencontrer le fondant de la garniture, attaquer la pâte avant d'engouffrer le tout dans un sourire.

Elle voit...

— Madame ?

Elle rouvre les paupières et jure un bon coup. Encore lui.

— Vous comptez pourrir toutes mes journées ?

— Non, mais cela ne dépend pas de moi. Quand on prie la bonne étoile, la fée bleue secoue son voile.

Elle lève les yeux au ciel. Impossible d'avoir une conversation sensée avec cet hurluberlu.

— Vous avez réfléchi à ma question ? demande-t-il.

La pluie ?

— Aucune idée. Qu'est-ce que ça peut vous faire ?

— Je craquelle la surface en douceur. Vous voulez bien me lire un

passage ?

Elle hésite. Elle ne souhaite qu'une chose : retrouver Luc et Emma. Plonger dans ces petits riens. Rester dans ce parc, sur ce banc, à partager leur vie. Pleurer, trembler, rire, s'émouvoir avec eux ; lever les yeux et observer les écureuils grimper aux arbres, puis se perdre à nouveau dans les pages, dans leurs mots. Rien d'autre n'a d'importance.

— Vous vous trompez.

Elle se tourne vers lui, interloquée.

— Je n'ai rien dit.

— Peut-être pas à voix haute, concède-t-il. Lisez, je vous prie.

Elle grommèle, mais ouvre néanmoins le livre.

— *L'été touche à sa fin. Les décorations d'Halloween envahissent les étals alors que septembre débute à peine. Emma veut se déguiser en fée-dragon, même si j'ignore en quoi cela consiste. La semaine...*

— Vous avez sauté un passage.

Elle contracte la mâchoire.

— Je n'ai rien à vous dire.

Il la regarde un instant, puis tend la main vers l'ouvrage.

— Je peux ?

Elle se rétracte et secoue vivement la tête.

— Très bien, soupire-t-il, revenons au parc, dans ce cas.

Il pointe son parapluie vers la droite.

— Que voyez-vous au pied de l'arc-en-ciel ?

Elle plisse les yeux.

— Une loutre.

— Qui joue avec ?

— Un fennec.

Il plante son regard dans le sien. Elle se passe la main derrière la nuque, puis fixe le sol.

— C'est mignon, ajoute-t-elle pour briser le silence.

— Très. Et la loutre tient sa tasse à thé avec beaucoup d'élégance.

Elle donnerait n'importe quoi pour qu'il parte.

Jimmy ôte son couvre-chef. Il l'observe un instant puis se tourne vers elle.

— Où est la mère d'Emma ?

Des bribes de souvenirs déplaisants remontent à la surface. L'arc-en-

ciel s'affadit. Les animaux clignent, puis disparaissent. Sa tête menace d'exploser. Les phares l'aveuglent, elle suffoque, puis tout devient noir.

Le lieu l'accueille une nouvelle fois, égal à lui-même. Elle observe les alentours la gorge nouée. Tout est si parfait, pourtant.

Elle remonte les genoux contre la poitrine et serre le livre contre son cœur.

— Pourquoi faites-vous ça ? demande-t-elle d'une toute petite voix.

Inutile de lever les yeux, elle sait qu'il est là. Elle était si bien avant son arrivée. Un banc, ce parc, le livre. Elle n'a besoin de rien d'autre.

— Parce que le printemps ne peut cohabiter avec l'automne et que les arcs-en-ciel naissent de la pluie. Parce que les renards des sables ne mangent pas de petits gâteaux et que les criquets ne portent ni gants, ni haut-de-forme.

Elle sait. Elle sait tout cela.

— Parce qu'il va falloir choisir, insiste-t-il.

— Je ne peux pas.

— Aimer, c'est prendre des risques. Quelle est la phrase que vous avez refusé de me lire ?

Elle secoue la tête.

— Je ne peux pas.

— Alba, quelle est la phrase que vous avez refusé de me lire ?

Elle déglutit avec difficulté.

— Tu nous manques.

Il opine du chef.

— Il est temps d'y aller, vous ne croyez pas ?

Elle se recroqueville un peu plus.

— Si je me trompe, je les perds.

— Que dit votre cœur ?

Elle laisse échapper un rire amer.

— Que j'ai tout détruit. C'était moi, au volant, cette nuit-là.

— Mais ils vous parlent, non ?

— Oui. Tout comme je parle à un insecte habillé comme un gentilhomme du siècle passé.

Jimmy lui sourit.

— Votre conscience refait surface. C'est plutôt bon signe.

Elle se mordille la lèvre.

— Et si je me réveille et que je les ai tués ?

— Et si vous abandonnez et qu'ils sont toujours en vie ?

Elle ferme les yeux et inspire longuement. Se battre pour une issue incertaine ? Ou se laisser couler et mettre fin à toute cette souffrance ? Leur permettre de faire leur deuil ? Ou les rejoindre dans un monde qu'on dit meilleur ?

Tu nous manques.

Elle se lève et dépose le livre sur le banc. Le décor s'efface. Jimmy lui adresse un sourire encourageant tandis que le ciel s'ouvre. Il a raison. Il est temps de partir.

— Ta mère a refait du gâteau. J'ignore si les odeurs de ton enfance vont t'aider à revenir parmi nous, mais je suis sûr qu'à ce rythme, je vais prendre dix kilos, plaisante Luc en lui tenant la main.

Elle est chaude. Douce. Il se concentre, essaie de percevoir une pression, si minime soit-elle, mais le membre reste inerte.

Les premières notes d'une musique entendue mille fois envahissent la chambre d'hôpital.

— Emma, soupire-t-il, tu ne veux pas changer de dessin animé, pour une fois ?

— Mais papa, j'adore Pinocchio ! rétorque l'enfant avec une moue boudeuse.

Luc se lève, fait deux pas et ne peut s'empêcher de grimacer. Sa jambe gauche lui fait toujours un mal de chien malgré les séances de rééducation. Il claudique vers sa fille et lui enlève doucement la tablette des mains.

— Assez d'écrans pour aujourd'hui. On joue ensemble en attendant le médecin ?

— Oui, aux doudous ! Tu seras monsieur Fifi et moi princesse loutre, dit-elle en lui tendant son fennec en peluche. Tu es invité pour le goûter.

Il saisit l'animal et hausse un sourcil.

— Et si monsieur Fifi proposait une bataille, pour changer ? tente-t-il en désignant le paquet de cartes sur la table.

— Non. C'est l'heure du thé.

Luc capitule. Il attrape une tasse invisible et fait mine de boire en levant le petit doigt.

— Délicieux.

Le moniteur se met à biper.

— Est-ce que maman va bien ? demande Emma, inquiète.

Luc regarde l'appareillage sophistiqué qui maintient sa femme en vie depuis l'accident et répond avec plus d'assurance qu'il n'en ressent :

— Oui, c'est une battante.

Il connaît le pronostic, mais il s'est toujours raccroché aux derniers pourcentages. Les statistiques, c'est pour les autres. Pas pour elle.

Et Alba ouvre les yeux.

À LA LUMIÈRE DE LA HONTE

par Xendor



*L*ivre de raison, écrits d'exception ;
Il n'y a pas eu d'hésitation.
Voir cette œuvre, d'un si grand auteur ;
Rien n'a pu réfréner son ardeur.
Es-tu encore homme, Grégoire Marshall ?

*L*ever trop rapide, le visage avide.
Empli de folie son cœur se décide.
Vanité d'un homme, pour un livre en somme,
Envahi d'un désir qu'aucun ne nomme.
Romantique dans l'âme, au corps déloyal.

*P*erte d'un morceau, tissu sur peau
En face de la femme qui lisait Rimbaud.
Reste qu'à sa vue, cela lui a déplu :
Téléphone en main, elle filme la vue.
Elle t'a découvert, en plein dans le mal.

*H*onte suprême, le visage blême ;
Ordalie de l'un pour quelques poèmes.
N'est-il pas en tort, touché par le sort ;
Tourné vers un gain pour son seul confort,
En es-tu conscient ? Cela t'est fatal.

*F*uite d'un lâche, la femme se fâche
« Un homme comme lui ne doit trouver cache.
Il est dangereux, peut-être vicieux :
Tu ne dois pas le laisser en ce lieu. »
En alerte, elle a donné le signal.

*E*veil difficile, dans un lit en ville.
Vision de murs, est-il à l'asile ?
Elle est repartie, le laissant ici :
Il y a un an qu'il se rétablit
Le défi donné : surmonter son mal.

FANTASTIQUE

UN FUTUR RADIEUX

par Dragonwing



Illustration par Cricri

Pfff, pensa Lucie. *Encore un email de ce cher Papa.*

Sentant la colère monter, elle délaissa un instant sa tablette et renversa la tête en arrière, exposant son visage au doux soleil automnal. Le murmure d'un cours d'eau et l'odeur de l'herbe fraîchement coupée dénouèrent sa nuque raide.

Vingt ans que cet homme les avait abandonnées, elle et sa mère. Depuis, jamais une visite, jamais une main tendue. Il n'était même pas venu à l'enterrement de Maman.

Pourquoi n'avait-elle pas ignoré son premier courrier ? Curiosité morbide, sans doute. Mais comment expliquer qu'elle ait continué à les ouvrir, même une fois qu'elle avait compris à quel petit jeu nauséabond il jouait cette fois ? Sans doute attendait-elle encore inconsciemment quelque chose de lui, un regard aimant, un mot sincère. Cela la rendait furieuse. Son père n'aimait qu'une seule personne : lui-même.

Cette fois, réalisa-t-elle quand elle reprit sa tablette, il avait trouvé d'autres personnes pour appuyer ses exigences. Elle avait un email de Tante Marie, à qui elle n'avait pas parlé depuis des siècles, et... il avait même impliqué un notaire ?

Elle pressentit un piège invisible qui se refermait lentement sur elle.

Non, pensa-t-elle, apeurée mais trop têtue pour céder. *Pas question de le laisser gâcher une de mes rares journées de repos.*

Elle quitta sa messagerie et ouvrit le roman qu'elle avait téléchargé.

L'écran se para de zébrures et de parasites. Lucie le fusilla du regard.

Elle releva le nez et parcourut des yeux les environs.

Là : cet homme assis sur un banc quelques mètres plus loin. Il devait avoir la quarantaine et portait un uniforme qu'elle reconnut comme celui d'une agence de sécurité locale. Avec ses larges épaules carrées et son ventre bedonnant, il avait le profil du métier. Sa peau était si noire qu'il lui fallut un petit moment pour deviner sa nature.

Grommelant dans sa barbe, Lucie glissa à l'extrémité opposée de son banc. Elle brandit sa tablette en l'air comme si elle cherchait du réseau. L'affichage se stabilisa. Mais dès qu'elle baissa l'appareil, les parasites se redépouèrent comme de la neige sur les caractères.

Oh, tant pis, songea-t-elle, résignée. *C'est lisible.*

Elle n'avait pas envie de bouger.

Quelques minutes plus tard, elle saisit un mouvement du coin de l'œil.

L'agent de sécurité s'apprêtait à se lever. Elle se réjouit intérieurement.

C'est parce qu'elle l'observait à la dérobée qu'elle vit l'homme se fendre en deux à la taille. Les jambes retombèrent sur le banc, inertes et flasques. Le torse s'éleva dans les airs et s'éloigna tranquillement.

— Euh... Monsieur, le rappela Lucie. Vous avez perdu votre... enfin, vos...

Elle gesticula vers le siège. L'homme se retourna et aperçut les dégâts... Il scruta l'espace vide sous sa ceinture comme pour vérifier que, oui, c'était bien ses jambes qui traînaient sur ce banc comme une écharpe oubliée.

— Voilà autre chose, dit-il, déconcerté.

Il semblait si embêté que Lucie se leva et le rejoignit. De plus près, son teint sombre ne cachait pas tout à fait une certaine transparence. Ensemble, ils observèrent l'ectoplasme qui se dégonflait lentement sous le pantalon.

— Vous ne pouvez pas juste... les remettre ? demanda-t-elle.

— Ben... non. Chaussette a encore dû s'éloigner un peu trop.

— Chaussette ? répéta-t-elle, incrédule.

— Oui, c'est mon chat.

— Vous avez confié votre amulette à un chat ?

Le fantôme haussa les épaules.

— Oui, je sais... J'aurais sans doute moins de soucis aujourd'hui si j'avais adopté un chien.

Ce n'était pas vraiment ça qui l'avait étonnée, mais Lucie ne dit rien. Après tout, s'il n'avait pas de famille à qui confier l'amulette, elle n'allait pas mettre les pieds dans le plat.

L'ectoplasme acheva de disparaître. Le pantalon vide resta drapé sur le banc. L'agent de sécurité tenta de le saisir, mais il ne parvint qu'à le soulever un peu avant que le vêtement glisse à travers sa forme incorporelle.

— Je suis gêné. C'est très mal élevé de se balader sans pantalon ! Et puis, laisser des choses traîner dans un lieu public, ça ne se fait pas.

Il semblait en effet très embarrassé. Lucie s'était attendue à quelqu'un de bien plus bourru d'après l'apparence du gaillard. Cela lui apprendrait à juger un livre sur sa couverture. Ou bien s'était-elle montrée raciste ? Personne n'était à l'abri des mauvais réflexes inculqués par cette société intolérante.

Quoi qu'il en soit, elle avait honte de ses préjugés. Aussi se sentit-elle obligée de dire :

— Je peux vous aider à retrouver Chaussette, si vous voulez.

Le visage de l'homme s'illumina.

— C'est vrai ? Oh, vous êtes la gentillesse même.

Cela fit rougir Lucie, qui ne se sentait décidément pas à la hauteur de ce compliment.

— Mais non, marmonna-t-elle.

Elle plia le pantalon et le rangea avec les chaussures dans son grand sac fourre-tout. La tablette, perturbée par la proximité du revenant, s'était éteinte toute seule.

— Vous savez par où commencer ? demanda-t-elle.

— Oui, venez.

#

Le fantôme, qui se nommait Philippe, les mena vers un modeste quartier résidentiel non loin du parc. Chaussette était une chatte d'extérieur, expliqua-t-il, mais elle s'éloignait rarement de son territoire.

Pourtant, ses escapades devaient l'avoir menée plus loin que d'habitude, car la condition de Philippe ne s'améliora pas de manière notable tandis qu'ils déambulaient entre les maisons. Tout juste un peu d'ectoplasme commença-t-il timidement à s'amasser à la place de ses jambes.

Ils observèrent le phénomène, songeurs. C'était au moins un signe qu'ils avançaient dans la bonne direction. Mais s'ils ne pouvaient utiliser que cet indice comme bâton de sourcier, la recherche risquait de prendre un certain temps.

— Beau-papa ?

Philippe sursauta et se cacha derrière Lucie. Le froid de sa présence lui glaça la nuque.

— Non ! Non, ce n'est pas moi. Euh... vous faites erreur.

La jeune femme qui l'avait interpellé ainsi devait avoir l'âge de Lucie. Le chagrin et la lassitude avaient creusé des petites rides sur son front et au coin de ses yeux. Elle portait une amulette.

Une femme sèche comme une trique la suivait de près. On pouvait voir l'arbre derrière elle à travers son visage.

— Ne faites pas l'idiot, Philippe, cingla-t-elle. Qu'est-ce que c'est que ces manières ?

— Maman, la réprimanda la jeune femme à voix basse.

Elle n'y mit pas beaucoup de conviction, et ne parut pas étonnée quand le fantôme l'ignora.

— Non content d'abandonner votre famille, vous nous ignorez en pleine rue, maintenant ?

— C'est que je ne veux pas m'imposer..., dit Philippe.

— Vous imposer ! Bah ! Vous pourriez aider votre fils, au lieu de fuir vos responsabilités !

— Parce que vous vous imaginez être d'une grande aide au quotidien, peut-être ?

La mère se tut, mouchée.

Les esprits avaient toutes sortes d'excuses pour vouloir rester dans ce monde, mais elles étaient rarement bonnes. Après tout, les inconvénients de l'amulette étaient légion : un fantôme ne pouvait pas faire grand-chose par lui-même ; il devait rester à proximité de son porteur ; sa présence refroidissait instantanément une pièce et causait des dérèglements chez tous les appareils électroniques, ce qui était un désagrément non négligeable dans la société moderne.

Lucie et la belle-fille de Philippe échangèrent un regard. La jeune fille semblait se retenir de rire. Cela détendit ses traits fatigués.

Mortellement offensée, la mère s'éloigna. Philippe cessa de se cacher derrière Lucie. Sa belle-fille aperçut le vide sous sa ceinture.

— Oh là là, fit-elle, les sourcils dressés.

Philippe rougit.

— Tu n'aurais pas vu Chaussette ?

— La pauvre a du mal à s'habituer depuis qu'elle a emménagé avec nous. Elle est sans cesse en vadrouille. Tu lui manques, je crois.

— Elle a peur de moi quand je m'approche, dit Philippe, visiblement attristé.

— C'est ça, aussi, de donner une amulette à un chat, dit-elle avec un sourire affectueux. Il fallait que tu choisisses l'un des seuls animaux qui voient les fantômes. Enfin, maintenant que j'y pense, j'ai encore vu un fourgon de la fourrière passer dans le quartier aujourd'hui. J'espère qu'ils ne l'ont pas embarquée. Mais elle est pucée. Si quelqu'un la trouve, ils la ramèneront.

— Encore ? releva Lucie. La fourrière passe souvent par ici ?

— Oui. Je crois qu'ils ont un entrepôt pas loin.

La fourrière avait des entrepôts ? Curieux.

— On peut aller dans cette direction, suggéra-t-elle à Philippe. Voir si ça

suffit à vous rendre vos jambes.

— Oh, bonne idée !

Ils prirent congé de la jeune femme et se remirent en marche. Malgré elle, Lucie débordait de questions. Ce n'était pas ses affaires, mais elle ne put s'empêcher de demander :

— Dites... si vous avez un fils, pourquoi ne pas lui avoir confié l'amulette ?

Les amulettes qui permettaient aux âmes des défunts de rester dans le monde des vivants devaient être portées par une créature vivante pour faire effet. Un animal pouvait faire l'affaire, mais la coutume voulait que ce soit un descendant qui s'en charge.

Philippe fronça le nez.

— J'ai toujours trouvé que c'était un peu fort de café de demander à quelqu'un qui porte votre deuil de porter aussi votre âme éternelle. Vous ne trouvez pas ?

Lucie se radoucit.

— Si, je suis complètement d'accord. Ma mère n'a pas voulu d'une amulette, vous savez. Elle ne voulait pas m'infliger ça.

— Une brave dame, votre mère ! De nos jours, il y a tellement de culpabilité autour du marché des morts. On essaie de vous persuader que si vous ne voulez pas porter l'amulette de quelqu'un, vous êtes une mauvaise personne. C'est fou, complètement fou.

Elle hocha vivement la tête.

Si seulement j'avais eu un papa comme ça, se dit-elle avec envie.

Ce n'était pas Philippe qui harçèlerait son seul enfant pour la convaincre de porter son amulette lorsque son cancer l'emporterait enfin.

— Mais... et vous, pourquoi avoir fait le choix d'une amulette ? osa-t-elle demander.

Il se gratta la tête.

— Eh bien... Ça va sans doute vous sembler idiot. Mais je voulais voir mon équipe de foot préférée remporter son prochain match.

— Votre équipe... ? répéta Lucie, qui ne s'était pas attendue à ça.

— Et puis, ajouta Philippe que le sujet inspirait visiblement, il y a cette série télévisée dont je veux absolument connaître la fin. Et les ours ! J'ai tellement hâte de savoir s'ils vont réussir à réintroduire des ours par ici. Et est-ce qu'on va un jour envoyer des hommes sur Mars ? Est-ce qu'on rencontrera un jour des extra-terrestres ? Imaginez ! Penser à toutes ces choses qui ne se

produiraient pas de mon vivant, que je ne pourrais pas voir, ça me rendait affreusement triste.

Il y eut un silence contemplatif. Un fantôme assis sur un porche, dont l'air morne suggérait qu'il n'avait pas bougé depuis des jours, les regarda passer dans sa rue. Il donna la chair de poule à Lucie, mais ils le saluèrent poliment. Lui ne se demandait sans doute pas quand l'Humanité poserait le pied sur Mars.

— Dites, vous vous solidifiez, fit remarquer Lucie.

— Oh ! dit Philippe en apercevant ses jambes presque formées. Oh là là, ça devient indécent. Vous pourriez me passer mon pantalon ?

L'ectoplasme n'était pas encore assez ferme pour que le vêtement tienne à sa ceinture. Il en fut donc quitte pour le retenir à deux mains.

— Ça doit être l'entrepôt, dit Philippe comme ils approchaient d'un grand bâtiment moche, une brique grise posée au milieu d'un parking. J'espère que ma pauvre Chaussette n'est pas là-dedans ! Attendez-moi un instant, je vais aller voir.

Il traversa le parking en direction d'une haute porte qui donnait sur une baie de chargement. Sa silhouette immatérielle s'éleva dans les airs et disparut en direction du plafond.

Eh bien ! s'amusa Lucie. Il cache bien son jeu. Monsieur sait comment tirer avantage de sa condition pour fouiner sans se faire voir.

Elle prit son mal en patience. Après tout, c'était plutôt agréable de passer l'après-midi avec Philippe. Et puis, elle n'allait pas s'enfuir avec ses chaussures.

Lorsqu'il réapparut, elle se réjouit de voir que son pantalon tenait à présent tout seul. Pourtant, il n'y avait pas de chat avec lui. Il lui fit de grands signes pour qu'elle le rejoigne.

Intriguée, elle obéit. Le teint de Philippe avait viré au marron laiteux. Elle ouvrit la bouche, inquiète, mais il pressa un index sur ses lèvres et la guida à l'intérieur du hangar. Elle le suivit sur la pointe des pieds.

Des voix résonnaient sous le haut plafond.

— ... toujours pas payé sa rançon ?

— Non, s'agaça quelqu'un. Un vieux comme lui, j'étais sûr qu'il paierait ! Il doit être plein aux as avec l'assurance décès. Il n'en veut pas, de sa femme, ou quoi ?

Lucie se figea. Son cœur se mit à tambouriner dans sa poitrine.

— Je t'avais dit que c'était un mauvais plan, le vol d'amulettes. Personne ne veut les récupérer.

— Hé, on a quand même des payeurs !

— Pas des masses. C'est pas comme ça qu'on va devenir riches.

— C'est dingue, grinça un autre homme. Les gens n'ont aucune piété filiale de nos jours.

Accroupie derrière une caisse dont elle n'osait plus bouger, Lucie échangea un regard écarquillé avec Philippe. Dans quoi avait-elle mis les pieds ?

— C'est mal barré. Alors si, en plus, on commence à laisser filer les bestioles !

— Oh, ça va, tu ne vas pas revenir là-dessus. On l'a chopé, ce fichu chat ! Je ne suis même pas sûr que ce soit l'un des nôtres. Sa tête ne me dit rien.

— Une bestiole, c'est une bestiole. D'où tu crois qu'elle la sort, son amulette, si c'est pas de chez nous, hein ?

À ces mots, les yeux de Philippe s'illuminèrent. Comme empli d'une détermination nouvelle, il s'éclipça vers le fond du hangar. La panique envahit Lucie. Elle siffla son nom, en vain.

— Ça coûte trop cher, ces bêtises, grommela l'un des inconnus. Rien que la bouffe pour les bestioles...

— Oui, ben il faut bien que quelqu'un porte ces fichues amulettes. On sera bien avancés si elles arrêtent de marcher et qu'on perd les fantômes. Quoi, tu te portes volontaire ?

Lucie hésita. Il fallait qu'elle sorte d'ici et qu'elle appelle la police. Mais elle n'osait pas laisser Philippe seul. Elle prit une grande inspiration pour calmer le tremblement de ses mains et suivit son compagnon.

À mesure qu'elle s'éloignait des hommes, leurs voix furent couvertes par d'autres bruits : des miaulements, des jappements. Une odeur nauséabonde s'infiltra dans ses narines.

Elle contourna une dernière caisse et fit face à une série d'étagères sur lesquelles s'entassaient des cages. Dans chaque cage, un animal amaigri. La plupart portaient autour du cou une amulette. Un parfum d'excréments flottait dans l'air.

Lucie retint à grand-peine un cri de consternation.

— Comment peut-on faire ça à ces pauvres bêtes ? murmura Philippe, qui s'était arrêté non loin.

— Sortons d’ici. La police les libérera. . .

Mais Philippe aperçut une petite chatte calico qui tournait en rond dans sa cage d’un air surpris, comme incapable de comprendre qu’on l’avait enfermée.

— Chaussette !

Il s’approcha, soulagé.

Aussitôt, un concert de feulements et de hurlements s’éleva. Tous les chats firent le dos rond à sa vue, y compris la brave Chaussette. Les chiens, eux, ne perçurent pas sa présence. Mais, confus et terrifiés par le vacarme, ils se mirent à aboyer à leur tour.

C’était si assourdissant que Lucie faillit ne pas entendre les bruits de course qui venaient dans leur direction. Elle pâlit et plongea derrière une étagère.

Un groupe d’hommes surgit. Ils s’arrêtèrent net en apercevant Philippe qui, dépité, était resté planté devant les cages.

— Vous avez oublié d’en endormir un ! rugit l’un des hommes en cognant sauvagement l’épaule de son voisin. Ah, mais quelle bande d’imbéciles vous faites ! Allez chercher la machine. Arrosez-moi toute la zone !

L’un des types se hâta d’obéir. Il passa en courant devant l’étagère de Lucie, heureusement trop pressé pour la voir tapie dans l’ombre. Saisie d’un mauvais pressentiment, elle le suivit depuis l’autre bout des allées.

— Dépêche-toi, hurla le chef. Il s’enfuit !

Philippe, ayant enfin senti que la situation tournait au vinaigre, s’élevait vers le plafond. L’homme que Lucie suivait attrapa un petit boîtier et le pointa vers lui.

Le sang de Lucie ne fit qu’un tour dans ses veines. Elle ne savait pas ce que faisait cette machine et elle ne voulait pas le découvrir. Elle bondit sur lui et tenta de lui arracher l’appareil.

— Hé ! s’écria-t-il.

L’effet de surprise ne le ralentit pas longtemps. Lucie eut beau se démener, il était plus grand et plus fort qu’elle. Il noua un bras autour de son cou et tint le boîtier hors de sa portée.

— Tu vas avoir des ennuis, ma jolie, dit-il avec un rictus hideux. Tu vas regretter d’avoir mis le nez dans nos affaires.

Muette d’épouvante, Lucie sentit ses genoux menacer de céder sous son poids.

— Lâchez-la immédiatement ou c'est vous qui allez le regretter ! tonna une voix sans appel.

Son autorité était telle que le malfrat sursauta et faillit laisser échapper l'appareil. C'était Philippe le débonnaire, qui, dans son uniforme d'agent de sécurité, n'avait plus l'air débonnaire du tout. Immatériel comme il l'était, il ne pouvait pas faire grand-chose, mais cela ne l'empêcha pas de fondre sur le criminel avec toute la furie d'un homme habitué à se faire respecter par sa carrure.

Il fit si forte impression que le malfrat poussa Lucie à terre et tritura désespérément son boîtier. Mais avant qu'il réussisse à l'activer, la machine lui jeta une volée d'étincelles à la figure. Il la laissa tomber avec un cri.

Circonspect, Philippe se pencha sur l'objet. Aussitôt, une fumée noire s'en éleva. L'appareil prit feu, terrassé par la proximité du fantôme.

— Qu'est-ce que tu fiches... ? s'écria le chef, débarquant depuis l'autre bout des étagères, le reste du groupe à ses trousses.

Il s'interrompit en avisant les flammes qui dansaient sur la carcasse noircie. Comme un seul homme, les voleurs levèrent les yeux vers les cages.

De toutes les amulettes présentes se matérialisèrent soudain un fantôme, puis dix, puis quarante. La température dans le hangar chuta si vite que Lucie en eut le souffle coupé.

Il y avait là des vieillards, des enfants, des hommes d'affaires, des mères de famille... Tous eurent d'abord l'air sonnés, perdus, mais bien vite ils repèrent leurs kidnappeurs.

Ce fut alors un fracas de cris de rage, soulignés par les hurlements des chiens et des chats terrifiés. Les fantômes s'amassèrent autour des criminels, dont les lèvres commencèrent à virer au bleu. Les hommes tentèrent de les chasser, mais leurs bras ne parvinrent qu'à s'empêtrer dans les vêtements, déformant l'ectoplasme qui revenait aussitôt en place. Ils ne purent que s'enfuir sur des jambes flageolantes.

— Je t'avais dit que c'était une idée pourrie ! hurla l'un.

#

Une fois son témoignage enregistré par la police, Lucie put enfin s'éloigner du hangar. Le parking grouillait d'officiers. Les fantômes déambulaient un peu partout, réclamant à cor et à cri d'être ramenés à leurs familles. Elle espéra qu'on avait appelé quelqu'un pour s'occuper des animaux.

Philippe patientait loin du chaos.

— Vous êtes libre ? demanda-t-il lorsque Lucie le rejoignit.

— Il faudra que je passe demain au poste pour établir des portraits-robots des voleurs. Et vous ?

Il haussa les épaules.

— J'attends que quelqu'un ramène Chaussette chez mon fils. J'ai expliqué mon cas à ces messieurs, ça ne devrait plus être très long.

— Oh.

Il y eut un silence.

C'était sans doute le moment de se dire adieu. Lucie avait rendu ses chaussures à Philippe depuis belle lurette, et elle n'avait plus rien à faire ici. Mais l'idée de partir lui donna un pincement au cœur. Philippe était un brave homme, qui n'avait pas hésité à tenter de la protéger lorsqu'elle s'était trouvée en danger.

Machinalement, elle sortit sa tablette pour consulter l'heure. La vue de l'appareil éteint lui rappela les emails qui l'attendaient et le mauvais présage qu'ils annonçaient.

— Dites, dit-elle soudain, trop vite, sans se laisser le temps de réfléchir. Je me disais... Je pourrais porter votre amulette, si vous voulez ?

Philippe la dévisagea, estomaqué.

— Enfin, ajouta-t-elle en rougissant, ça ne doit pas être agréable d'être attaché à un animal qui a peur de vous. On ne s'est pas connus de votre vivant, alors... ça ne me dérangerait pas, je pense.

— Vous êtes vraiment d'une gentillesse renversante, dit Philippe, visiblement très ému.

Lucie n'était toujours pas digne de son admiration. Philippe ne méritait pas son sort, mais il lui était venu à l'idée que quelqu'un d'autre n'aurait pas volé une telle punition. La perspective d'échanger à Chaussette l'amulette de Philippe contre celle de son père représentait une porte de sortie irrésistible.

— Alors, c'est d'accord ? insista-t-elle. Je vis seule de toute façon. Ça me ferait plaisir d'avoir un peu de compagnie.

Philippe s'essuya les yeux, ce qui était un curieux réflexe. Les fantômes ne pouvaient pas sécréter de larmes.

— Merci beaucoup, mais non.

— Non ? répéta-t-elle, surprise.

— Non. Je ne voudrais pas que ma présence devienne un fardeau

pour vous. Vous avez entendu les voleurs : la plupart des gens finissent par regretter d'avoir accepté de porter une amulette. Je ne veux pas que quelqu'un d'autre que moi ait à porter le poids de mes décisions.

Lucie en resta coite. Décidément, se dit-elle, si quelqu'un méritait tous les compliments dont il abreuvait Lucie, c'était bien lui.

— Rendez-moi de temps en temps visite ? demanda-t-il timidement. Je serai au parc.

— Volontiers ! Je viendrai souvent, comptez sur moi.

C'est avec beaucoup de tendresse qu'elle le quitta, cet esprit immortel plein d'une patience infinie pour la vie et ses petits tracas.

#

Quelques mois plus tard, Lucie franchit le portail d'un cimetière.

— Qu'est-ce qu'on fait là ? grinça le fantôme derrière son épaule. L'enterrement n'est que dans trois jours. D'ailleurs, tu en as du culot, de refuser de payer pour la cérémonie de recueillement !

Lucie ignora ses remontrances et remonta les allées bien entretenues. Elle était venue ici dès qu'elle avait reçu l'amulette. La babilote pesait lourd à son cou. Elle avait su que ce serait le cas, mais elle n'avait pas mesuré à quel point.

Elle trouva ce qu'elle cherchait au fond du cimetière : un chêne imposant, dans la pleine force de l'âge. Si quelque chose pouvait faire l'affaire, c'était bien lui.

Elle ôta l'amulette et l'attacha à une branche basse.

— Hé ! Qu'est-ce que tu fais ?

Elle lâcha l'objet. Le fantôme pâlit, mais ne s'évanouit pas. Tout juste dut-il rattraper son pantalon qui glissait.

Donc, Internet avait eu raison. Les plantes fonctionnaient aussi.

— Parfait ! claironna-t-elle. Comme ça, tu pourras voir ton enterrement. Et puis tous ceux qui suivront. Moi, je ne reviendrai pas, hein. Allez, salut. Bonne éternité.

Elle s'éloigna, sourde à ses protestations.

FANTASTIQUE

L'IMAGIER

par Kévin Gallot



Illustration par Cricri

Hécate fit irruption dans le parc, essoufflée, puis balaya les environs du regard.

Personne. Parfait.

Elle s'affala sur le premier banc venu, puis sortit de sous sa veste le livre noir qu'elle y avait dissimulé pendant sa course effrénée. Hypnotisée par la sombre couverture, elle décortiqua dans son esprit les événements des quinze dernières minutes.

L'inquiétant volume avait silencieusement jailli de nulle part, apparaissant sur son bureau alors qu'elle travaillait sur sa thèse Dichotomies mythologiques, la faisant bondir de sa chaise et dévisager ses camarades de chambre qui étudiaient elles aussi, indifférentes à l'incident. Puis elle avait scruté dans les moindres détails leur dortoir commun, en quête d'une explication, d'un intrus. Bref, d'une cause rationnelle.

Sans succès.

Sous l'œil méprisant de ses charmantes colocataires qui avaient dû mentalement ajouter à leur longue liste une exubérance supplémentaire d'Hécate, elle s'était rassise, puis avait attendu que les filles replongent le nez dans leurs cours. Elle avait alors touché la couverture noire, se prouvant qu'elle ne délirait pas. Elle l'avait soulevée, dévoilant une page de garde déroutante, rédigée en latin. A peine avait-elle essayé de déchiffrer la langue morte que le texte avait vacillé, puis disparu, pour enfin réapparaître en français :

Prenez garde avant d'aller plus loin dans ces pages.

Le moindre effleurement du doigt sur une image

fera disparaître de la réalité

le plus proche des objets ainsi désignés

Hécate sursauta. Perdue dans ses pensées, oubliant le parc, elle n'avait pas remarqué l'homme qui s'était assis sur le banc d'à côté. Suspicieuse, elle l'observa du coin de l'œil. Un rougeaud quadragénaire, mauvais genre, l'œil humide et lubrique. Il ne cessait de tourner la tête vers elle. La jeune femme l'ignora, se recroquevillant sur le livre qu'elle ouvrit délicatement.

Tout à l'heure, à son bureau, elle avait lu à plusieurs reprises, incrédule, le texte polyglotte. Un livre surgissant du néant, et des phrases mutantes, ça faisait assez pour ébranler le scepticisme de la raison. Aussi avait-elle ouvert des pages au hasard, prenant garde à ne toucher que la tranche du

papier. Toutes semblaient couvertes de gravures au style ancien, classées par catégories. Malgré l'aspect archaïque des illustrations, certaines représentaient des objets modernes, comme un ordinateur ou une voiture. Hécate était tombée sur une page regroupant du matériel de dessin, puis avait fixé d'un œil brillant les crayons posés sur son bureau. D'abord hésitante, elle avait enfin touché l'image correspondante dans le livre noir. Puis elle avait juré devant la disparition immédiate du crayon le plus proche, faisant soupirer ses « amies ». Paniquée, excitée, fiévreuse, elle avait attrapé le volume et était sortie en trombe de la pièce.

L'homme persistait à la reluquer, dans ce parc qu'elle adorait, le plus proche de l'université. Ici, elle se sentait bien, isolée dans un havre de verdure, laissant libre cours à ses vagabondages psychiques, malgré la fréquentation d'une populace indifférente. Mais ce pervers qui la mangeait du regard gâchait tout. Sentant sa sphère d'intimité fracturée, Hécate lui lança un regard noir explicite. Le quadragénaire lui répondit d'un insupportable sourire lourd de sens. Agacée, elle se replongea dans le feuilletage du livre et tomba sur la catégorie des vêtements. Sa vision périphérique capta du mouvement chez l'homme. Il se levait en la dévisageant ! Il n'allait quand même pas l'accoster ? Sans réfléchir, elle posa le doigt sur l'image du pantalon dans le volume. Puis elle se rappela avec soulagement qu'elle portait une jupe.

À peine redressé, le pervers baissa ses yeux surpris sur ses jambes nues, avant d'agiter frénétiquement la tête pour chercher alentour son vêtement et sa dignité. Hécate sentit son regard peser sur elle, mais elle mima tranquillement la lecture, ne voulant pas éveiller les soupçons. L'homme retira son pull et en enveloppa sa nudité, battant en retraite précipitamment vers la sortie du parc.

Quand il disparut de son champ de vision, Hécate éclata d'un rire trop longtemps retenu. Ce qui venait de se passer était complètement fou, incroyable ! Elle mesura enfin l'étendue de son pouvoir, de ses possibilités. Mais elle se demanda aussi pourquoi le livre était venu à elle, et dans quel but.

À qui raconter tout ça ? Elle brûlait d'envie de partager sa découverte. Elle pensa à Thomas, son mec du moment. Décidée, elle remit l'ouvrage sous sa veste et se rendit chez lui.

Thomas vivait dans un petit studio minable comme beaucoup d'étudiants. Mais au moins il ne le partageait pas avec des indésirables. Hécate dormait là parfois, mais son côté « sauvage » et ses ambitions scolaires préféraient sa chambre universitaire partagée, tant que ses colocataires lui foutaient la paix.

Quand elle poussa la porte entrouverte du studio, elle trouva Thomas une fois de plus avachi dans son clic-clac, scotché sur son smartphone.

— Salut bébé, jeta-t-il, désabusé, sans lever les yeux.

— Regarde, je dois te montrer un truc hallucinant !

— Attends, je finis ma partie.

Indignée, elle fixa le bellâtre accro aux jeux vidéo. Elle ne voulait pas déclencher une énième dispute à ce sujet, pourtant son excitation prit le dessus :

— Décroche de ça, sinon tu peux lui dire adieu, et à moi aussi.

— T'avais qu'à prévenir que tu venais ! Même si tu détestes les téléphones, t'as mon numéro, c'est pas compliqué de demander à tes colocs !

— Je dois te parler d'un truc dingue, c'est très important !

— Après ! Je gagne, là !

Sans hésiter, Hécate ouvrit le livre sur la kitchenette, chercha la gravure du téléphone et la toucha. Thomas ne broncha pas alors même qu'un cri féminin retentissait dans le studio d'à côté. S'excusant mentalement pour l'innocente victime, elle réitéra le contact. Cette fois Thomas hurla, de surprise, puis de fureur.

— Bordel, t'as fait quoi ? Il est où ? aboya-t-il en la fixant, le regard assassin.

Hécate se saisit du volume et se précipita vers la sortie en voyant son « nouvel ex » jaillir du clic-clac. Dans le couloir, il l'attrapa brusquement par le bras, la noyant de questions vociférées. La voisine désarmée sortit de son studio, les yeux ronds :

— Mon portable a disparu ! Comme par magie ! Dans mes mains ! C'est quoi ce délire ?

Thomas l'avisa et, déboussolé, lâcha Hécate qui s'enfuit sans un regard en arrière.

Quelle bêtise... Elle était débarrassée de ce guignol, mais maintenant trois personnes avaient des soupçons. Vu ses ennuis, partager son secret avec quiconque semblait compromis.

De retour dans sa chambre universitaire, elle camoufla le livre noir avec la couverture double d'un roman de sa petite bibliothèque, avant de s'étaler sur son lit pour explorer ses pages. Une de ses camarades de chambre regardait les infos à la télé, le son presque à fond, par provocation plus que par surdité. Hécate allait râler, mais fut intriguée par le sujet. Le présentateur, la mine faussement affligée, annonçait un énième lot d'horreurs internationales. Saisie par une brusque idée, elle chercha dans le livre noir en quête d'une catégorie spéciale.

Banco !

Sur une double page s'étalaient les gravures de pistolets, fusils, mitraillettes, canons, tanks, bombes, missiles, ogives nucléaires et autres engins de destruction. Elle se demandait combien de fois il lui faudrait toucher les images pour réaliser son ambition, quand un texte apparut en latin puis en français en bas de page :

*Garder le contact du doigt pendant vingt secondes
Efface tous les objets ciblés de votre monde*

Elle transpira subitement, frissonna, le cœur bondissant dans sa poitrine. Le livre devinait sa langue, et maintenant il lisait dans ses pensées. De quoi d'autre était-il capable ? Elle lui posa mentalement la question, puis se sentit stupide au bout d'une minute sans réaction du papier.

— Allez, on y va, murmura-t-elle pour elle-même.

D'abord hésitante, elle jeta un dernier regard sur l'écran vomissant d'insupportables scènes de guerre étrangères en direct. Puis, consciencieusement, elle maintint le contact sur chaque gravure, en commençant par les armes nucléaires et les missiles, pour terminer par les petits calibres. Au bout des vingt secondes chaque image disparaissait, confirmant ainsi l'effet. Aux infos, la transmission ne résonnait plus des crépitements de mitraillettes et des détonations. L'envoyé spécial survolté évoqua un inespéré cessez-le-feu, mais bientôt la diffusion se coupa d'un silencieux écran noir.

Hécate suffoqua d'impatience pendant les interminables minutes de néant médiatique, avant de voir réapparaître un présentateur aux yeux brillants au-dessous de l'intitulé « Flash info spécial ». Le journaliste demeura d'abord muet, cherchant ses mots, puis lâcha d'une voix chevrotante un discours

qui devait pénétrer à l'instant dans l'esprit de millions de téléspectateurs incrédules.

Hécate écouta d'une oreille malgré tout ahurie que les armes avaient subitement disparu. Les gouvernements, et indirectement les médias du monde entier, recevaient en rafale des nouvelles des militaires, des gendarmes et des policiers, de l'ONU et de l'OTAN, des industriels de l'armement, des sociétés de protection privées, ou encore des chasseurs. Certaines images défilaient en boucle, montrant l'évaporation des armes des soldats protégeant les envoyés spéciaux, des tanks volatilisés faisant lourdement chuter au sol leurs conducteurs estomaqués, ou encore des défilés militaires étrangers transformés en panique générale.

— T'entends ça ? C'est dingue !

Hécate avait repris conscience de la présence de sa colocataire qui avait aussi les yeux scotchés à la télé. Elle lui répondit d'un ton qu'elle voulut sidéré :

— Oui, c'est fou ! Qui a fait ça, et comment ?

— C'est... de la magie... ou Dieu ! Oui, ça ne peut être que Dieu pour vouloir détruire les armes ! Nous sommes allés trop loin, et Il a enfin agi !

Dieu... Hécate réalisa avec vertige les conséquences de son acte. Elle se précipita sur son ordinateur et fouilla les réseaux sociaux. Ébahie, elle lut les réactions de ses contacts qui défilaient, tandis qu'en fond sonore le journal télé multipliait des analyses d'invités disparates contactés en urgence. En tout cas, télé ou web, l'hypothèse de l'intervention divine prédominait. En seconde place, les extraterrestres, en prévision d'une invasion imminente. Hécate cliqua sur son écran pour accepter l'invitation dans un groupe nouvellement créé sur un réseau social : « Dieu est de retour ! ». Il comptabilisait déjà des milliers de membres et le nombre grimpa en flèche. Même chose pour des groupes pro ou anti-aliens. On y exhortait le Créateur ou les visiteurs de l'espace à se dévoiler, à éradiquer les maladies, la corruption, la famine. Une liste noire de politiciens véreux et autres personnalités douteuses à supprimer gagnait en densité. Bientôt, les adeptes des religions du Livre s'en mêlèrent avec leur lot de revendications et d'incitations à la haine...

La situation échappait à tout contrôle. Mais au moins, quelle que soit l'ampleur de la crise, elle se ferait sans armes.

Sa colocataire exaltée la tira de ses pensées grises en posant devant

Hécate son téléphone portable :

— C'est pour toi. Thomas, lâcha-t-elle avant de dévorer de nouveau les infos.

Hécate hésita, regarda le numéro de fixe, inconnu, affiché à l'écran, puis prit l'appel :

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Comment tu as fait disparaître mon téléphone et celui de la voisine ? souffla-t-il, entre peur et colère.

— De quoi tu parles ?

— Je sais pas comment tu fais ça, mais c'est surnaturel, c'est certain. Comme la disparition des armes...

— Tu délirés ! protesta-t-elle, au bord d'une sourde panique.

— Écoute, Hek, pas la peine de mentir, mais je voulais juste te prévenir. On est allé porter plainte pour nos téléphones tout-à-l'heure. On a expliqué aux flics que tu les as fait disparaître de nos mains... comme par magie. À distance, et même à travers la cloison. Ils ont pris nos dépositions malgré leurs doutes. Ils ont dû nous prendre pour des dingues, heureusement qu'on était deux sinon ils m'auraient fait enfermer. Mais avec ce qu'il se passe en ce moment, ils vont peut-être faire le lien, et... venir te voir.

Hécate transpira, chancela, pâlit. Devant son silence, Thomas continua :

— Hek ? Excuse-moi, je ne voulais vraiment pas te créer de problèmes, ne me fais pas de mal... Ce qu'il se passe, c'est un vrai miracle. Ou une technologie très avancée. C'était de ça dont tu voulais me parler tout à l'heure, n'est-ce pas ? Tu peux tout me dire. Je peux t'aider...

Hécate raccrocha, liquéfiée.

Ce mielleux manipulateur cherchait à se racheter, sûrement pour connaître la vérité, voire s'approprier l'origine de son pouvoir. Il fallait s'attendre à le voir débarquer, peut-être même avant la police, ou pire, les services secrets. Elle rendit le téléphone à sa camarade de chambre qui, d'une sollicitude inhabituelle, s'inquiéta de sa tête de déterrée :

— Ça va Hécate ? Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— Je... Il faut que je parte. Merci pour le téléphone.

— Prends tes clés, je pars aussi, je vais rejoindre ma famille à l'église. On devrait tous s'y rendre et célébrer Son retour !

Ignorant sa fervente coloc, Hécate quitta la chambre, emportant sous sa veste le livre et sa jaquette d'emprunt. En sortant du bâtiment, elle avisa,

stupéfaite, la centaine d'étudiants qui quittaient le campus, en groupes survoltés, paniqués ou intrigués. Sur le chemin vers la sortie du complexe universitaire, elle capta des bribes de conversation. La plupart des jeunes rentraient chez eux retrouver leurs familles, allaient dans les temples écouter la Sainte Parole, ou partaient rejoindre les rassemblements qui germaient dans les rues en ce jour historique. Et effectivement, à l'approche de la rue, Hécate vit fleurir des manifestations avec sa forêt de pancartes rapidement fabriquées, louant divers dieux ou faisant l'apologie ou le rejet des aliens.

Parmi la masse gonflant progressivement sur l'avenue, Hécate identifia un homme à lunettes noires qui la pointa du doigt avant de porter un talkie-walkie à ses lèvres. Horrifiée, elle balaya les environs du regard et en repéra d'autres venant dans sa direction. Elle prit la fuite, slalomant entre le flot d'étudiants à contre-courant, jetant des regards derrière elle pour surveiller la progression des policiers en civil.

Ils gagnaient du terrain.

Elle s'accroupit pour se camoufler dans la marée humaine et chercha frénétiquement son salut dans les pages du livre. Quand elle le trouva, elle courut vers le portail verrouillé de l'autre côté du campus, un endroit désert car toujours inaccessible. Arrivée à destination, elle fit disparaître l'obstacle d'une pression du doigt sur l'image correspondante. Elle tourna vite les pages vers son second objectif, puis fit volte-face ; une douzaine de policiers se précipitaient vers elle, à moins de cinquante mètres. D'un mouvement convulsif de l'index, elle effaça aussitôt leurs pantalons, leurs caleçons et leurs baskets. La plupart des hommes subitement à moitié nus et déchaussés se tordirent les chevilles et s'écroulèrent, les fesses en l'air, tandis que les plus agiles, abasourdis, planquaient leur virilité derrière leurs mains, désarmés. Hécate fit disparaître leurs talkiewalkies et leurs téléphones avant qu'ils n'appellent du renfort, puis s'éclipsa dans la rue sous les échos de leurs vociférations indignées.

Elle erra dans les quartiers, victime d'un profond mal-être, le cœur au bord des yeux, regrettant mille fois son « miracle » qui avait transformé si radicalement son quotidien et la population. Des rumeurs d'affrontements lui parvenaient. Les Hommes, privés d'armes, mais exaltés par la révélation d'un Être supérieur quel qu'il soit, se livraient à des batailles générales à mains nues, au nom de leur propre dieu, toujours le plus légitime, ou encore les pro-alien contre les anti-alien. Les forces de l'ordre étaient sans

doute impuissantes, débordées, et ce partout sur Terre. Elle avait créé un chaos général, mondial, en croyant apporter la paix. Elle commençait à comprendre pourquoi Dieu, s'Il existait, n'était jamais intervenu de la sorte.

Elle finit par atteindre, spontanément et aussi en fuyant la folie ambiante, un des lieux qui comptaient le plus à ses yeux. Son cher parc. Complètement désert.

Elle s'installa sur un banc dissimulé dans une petite clairière, posa le livre sur ses genoux et le parcourut, en quête d'une idée, d'une solution, d'un moyen de tout annuler.

Une rafale de vent agita les pages. Hécate fixa, incrédule, celles sur lesquelles le papier s'était arrêté.

Des planches anatomiques. Des organes, des membres, des muscles... et surtout, un homme et une femme nus. Sidérée, elle imagina le résultat d'un contact du doigt prolongé sur ces deux derniers. La disparition pure et simple de l'Humanité... Quelle horreur ! Pourtant l'idée de n'effacer que les hommes l'effleura. Un monde de femmes serait-il meilleur ? Certainement pas. Dans tous les cas, être responsable de la mort de milliards de personnes n'était guère reluisant. Pourtant le livre ne s'était pas arrêté sur cette planche par hasard. L'objet, doué de conscience - Hécate en était maintenant certaine - tentait de l'influencer, de lui faire commettre le pire. Sa couverture noire ne laissait plus planer le doute, c'était une relique malfaisante, un grimoire démoniaque.

Qui l'avait créé ? Dans quel but ? Entre quelles autres mains avait-il bien pu passer ?

Elle capta subitement un bruit suspect derrière elle et, d'instinct, jaillit du banc en se retournant. Un homme, bras saisissant le vide, s'écroula dessus.

Thomas !

Il se ressaisit et la fixa, frustré :

— Salut Hek. Pardon, je voulais pas te faire peur.

Il esquissa un mouvement dans sa direction, mais stoppa net quand la jeune femme approcha la main du livre ouvert calé dans son bras gauche.

— T'as plus intérêt à bouger, Thomas.

Le jeune homme afficha un sourire crispé :

— Tu vas faire disparaître mon pantalon ? Je t'ai vue faire avec les flics, Hek, assena-t-il en désignant la paire de jumelles pendant à son cou. Je te

suis depuis le campus. C'est ton bouquin qui te donne ce pouvoir, n'est-ce pas ? C'est quoi ? Un grimoire magique ? Tu dois prononcer des formules ?

Elle le fusilla du regard, mais il continua, faussement contrit :

— Je sais que j'ai déconné... Pardonne-moi, Hek. Si j'avais su ce que tu avais, je t'aurais écoutée. Imagine ce qu'on pourrait faire tous les deux, avec ça. Devenir les maîtres du monde ! Tu as besoin de moi, Hek. Je t'aime toujours.

Abasourdie par le culot de ce menteur, elle le vit faire un pas en avant, et recula d'autant tout en sifflant :

— Tu as tenté de me voler. Tu mens comme tu respires. T'es vraiment qu'un... Je ne sais pas ce qui me retient de...

Il se précipita sur elle. Alors, dans un afflux d'adrénaline suspendant le temps, le doigt d'Hécate, au ralenti, s'approcha de la gravure de l'homme nu. Les mains de Thomas n'étaient plus qu'à quelques centimètres.

Le contact se fit. Les serres de son ex effleurant ses bras s'évanouirent d'un coup. Elle en sentait encore la chaleur quand elle avisa les vêtements du jeune homme rester en suspension dans l'air, une fraction de secondes, avant de chuter au sol en un tas informe, à ses pieds.

Thomas avait disparu. Elle l'avait tué.

D'abord statufiée d'horreur, elle commença à trembler de tout son corps, haletante, des larmes inondant ses yeux. Elle était devenue une meurtrière.

Le flot de détresse salée roula sur ses joues, gagna son menton, s'échappa de son visage. Le papier du livre noir buvait avidement le liquide qui l'abreuvait et, étrangement, séchait aussitôt.

De ses yeux noyés, Hécate vit un nouveau message en latin apparaître, en lettres de sang. Le texte se traduisit presque aussitôt :

*La malédiction prend fin
dès le meurtre d'un humain.
Une âme de plus aux enfers,
je vous remercie, très chère.
J'attendrai aussi la vôtre,
qui m'est désormais acquise.
Mais on peut changer la mise
en me donnant à un autre.*

Son cœur à vif cognant dans sa poitrine, Hécate fixa les mots qui, à peine lus, se résorbèrent dans la page. Les gravures s'effacèrent, puis l'image d'un livre noir se dessina. Un livre identique à celui qui le contenait. Un autre texte apparut en dessous, paraissant pulser d'impatience :

*Touchez-moi et je m'en vais
et votre âme sera sauvée
Tout cela n'aura été
qu'un cauchemar éveillé.
Sauf pour votre seule victime
qui appartient aux abîmes.*

Hécate, malgré sa souffrance, réalisa l'ingéniosité de l'objet maudit. En passant de mains en mains, il récoltait des âmes, meurtre après meurtre, et s'assurait de son transfert à un autre inconnu par un odieux chantage.

Il fallait y mettre un terme.

Sauf que cela lui coûterait son âme. Mais en sauverait beaucoup d'autres.

Elle croyait avoir du temps pour réfléchir, mais le dessin palpitant d'un sablier apparut, laissant filer son sable d'encre à une vitesse folle.

Vingt secondes tout au plus...

Le temps s'égreña.

L'index suspendu au-dessus de l'image s'en approcha...

Un rire dément sembla résonner depuis les tréfonds de la terre. Le ciel s'assombrit brusquement. L'esprit d'Hécate fut envahi de scènes de désolation, de corps torturés, de cris d'agonie. Des murmures inhumains lui promirent mille tourments à venir.

Son cœur était sur le point d'exploser dans sa poitrine.

Elle voulait hurler, mais de tous ses muscles, seuls ses doigts surplombant la page semblaient pouvoir lui répondre.

Le livre maudit appelait le contact, pénétrait son esprit, violait sa volonté. Hécate se sentit sur le point de céder, envahie d'une peur innommable. La terreur de donner son âme aux abysses...

Le sable d'encre s'était entièrement écoulé. Hécate avait gardé sa main immobile, mobilisant toutes ses forces pour résister à la sombre manipulation. De nouveau maîtresse de son corps, elle essuya de la manche

son front trempé d'une brûlante sueur.

Sous un ciel de nouveau clair, bercé par le silence revenu, le livre noir sembla ternir, puis il se désagrégea en volutes de cendres virevoltantes.

Elle observa le reliquat de poussière noire qui glissait entre ses doigts puis leva les yeux, et fut assommée de stupéfaction. Devant elle, son bureau, sa thèse. Et ses crayons. Tous.

Elle était assise dans sa chambre... Incroyable. Plus aucune trace du parc. Tournant la tête, elle vérifia la présence de ses colocataires qui étudiaient à leurs tables respectives, exactement comme en début de journée.

Désorientée, elle pensa qu'elle avait pu s'assoupir sur son travail. Mais des cendres flottaient encore dans l'air. Elle suivit du regard les particules en apesanteur qui finirent par céder à la gravité en retombant mollement sur le meuble.

C'est alors qu'elle le vit. Juste à côté de sa thèse.

Éclairé par un faisceau de lumière perçant la fenêtre, un étrange livre blanc trônait sur son bureau.

FANTASTIQUE

LA FAILLE

par Gabhany



Illustration par Cricri

Enfin arrivée au parc. Dire que j'avais hâte d'échapper à la routine assommante du bureau est un euphémisme. Je farfouille à grands gestes dans mon fourre-tout. Les collègues se moquent toujours de moi quand ils le voient. Je ne comprends pas pourquoi. Un jour je leur ai demandé, ils m'ont répondu qu'une fille aussi mignonne que moi ne devrait pas perdre son temps avec des trucs intelligents. Comme technique de drague j'ai vu mieux. Je précise qu'eux-mêmes se comptent dans la catégorie des trucs stupides. Il fut un temps où je me laissais prendre au jeu, mais c'est fini tout ça. Terminé. Les hommes ne m'auront plus si facilement.

Ça c'est ce que tu dis.

J'ouvre mon nouveau livre à la première page, inspire profondément et me plonge dedans. C'est un jour parfait pour lire. L'air est doux, les rayons du soleil à travers les feuilles des arbres nimbent l'atmosphère d'une lueur orangée, les gens sont emmitouflés mais pas trop, juste ce qu'il faut. Même les cris des enfants qui nagent dans les feuilles participent à l'ambiance. D'habitude je déteste qu'on me dérange quand je lis, mais là, comme je l'ai dit, c'est parfait.

*

Page 15

« Il était tard ce matin-là quand Lily se réveilla. Toute la nuit, elle avait rêvé d'Ethan. Depuis qu'elle l'avait rencontré, le premier jour à la fac, elle n'était plus elle-même. Il était si beau. Si mystérieux. Lily savait qu'il ne la regardait pas, qu'il ne s'intéressait pas à elle, mais cela lui était égal. Elle se sentait heureuse rien qu'à le regarder à travers l'amphi. Mais aujourd'hui, elle avait un bon pressentiment. Aujourd'hui, tout allait changer. Parce qu'elle s'était inscrite aux tutorats et que le tuteur qu'on lui avait assigné, c'était lui.

Lui, parmi la centaine d'étudiants de troisième année. Lily ne pouvait s'empêcher d'y voir un signe du destin. Toute à la joie de cette pensée, elle se leva et se fit particulièrement belle pour l'occasion. »

*

On m'a dit beaucoup de bien de ce roman, discrètement bien sûr. Oui, car pour une jeune femme de vingt-cinq ans, adulte dans la vie active, lire ce qu'on appelle communément de la littérature romantique, de la chick-lit, ce n'est pas acceptable socialement. Je ne vous raconte pas les réflexions auxquelles j'ai eu droit. Comme quoi il fallait grandir un peu, et lire de

vrais livres. Eh bien je vais vous dire que vu son poids, il fait très vrai. Ce snobisme littéraire, vraiment, ça m'exaspère.

C'est vrai quoi, un livre c'est un livre après tout.

D'habitude je lis le soir chez moi, tranquille sur mon canapé, emmitouflée dans un plaid. Vous pouvez ajouter le pyjama en pilou, je n'ai personne à impressionner. Mais là, c'est trop dur d'attendre. Dedans, il y a tout ce dont je rêve, pardon, ce qui fait rêver les jeunes filles. L'homme riche et sexy, la belle maison, la belle voiture, les voyages, les mots doux, et oui aussi, il faut bien l'avouer, les scènes olé-olé. Ben quoi ? C'est bien ce que je dis, ça fait rêver, car dans la vraie vie pardon hein, les princes charmants sont légèrement plus rustauds.

Ces livres, moi, ça me redonne foi en l'amour.

Et ça te fait te sentir moins seule aussi ...

*

Page 33

« Lily se tordait les mains, dévorée d'angoisse. Aujourd'hui c'était son deuxième tutorat avec Ethan. À cette pensée son cœur tressauta, mais elle se sentait rougir de confusion rien qu'en repensant à leur première rencontre. Il l'avait à peine regardée, malgré tous ses efforts de tenue et de coiffure. Il avait tout de suite voulu regarder son devoir à rendre, et son visage s'était fermé quand elle lui avait avoué d'une petite voix qu'elle ne l'avait pas encore commencé. Lily s'était sentie honteuse. Et un peu déçue. Il n'était pas aussi agréable à côtoyer qu'à regarder. Le tutorat avait duré deux heures, et ils n'avaient fait que parler des cours. Lorsqu'ils s'étaient séparés, Ethan lui avait même recommandé de se concentrer un peu plus sur ses cours et moins sur les garçons. Son ton condescendant l'avait hérissée et elle s'était éclipsée sans même lui dire au revoir. Ce n'était pas sa faute si elle avait du succès. Il était bien le seul à ne pas l'avoir remarquée. »

*

Aujourd'hui n'est pas un bon jour. Non, vraiment, c'est terrible ! Je m'ennuie en lisant un livre. Une grande première pour moi. D'habitude ça marche toujours, qu'est-ce qui cloche cette fois ? Les personnages sont intéressants, pour une fois que l'héroïne n'est pas une écervelée au QI inversement proportionnel au tour de poitrine. Et le héros dans le style timide au grand cœur, qui joue l'indifférence derrière ses cheveux longs et ses lunettes, je suis sûre qu'il cache bien son jeu. Mais les scènes sont

mal écrites, je ne ressens pas les émotions, l'amour naissant, en plus c'est le meilleur moment. C'est décevant. Bon, Cléo, on s'accroche, ça va s'améliorer après j'en suis sûre.

Non mais referme-moi ça vite fait, Gutenberg doit se retourner dans sa tombe. C'est pathétique de tomber si bas quand même.

*

Page 70

« Lily était nerveuse. Assise tout au bord de sa chaise, dans ce bar branché qu'elle ne connaissait pas, elle se maudissait d'être arrivée autant en avance. Elle se sentait mal à l'aise, l'endroit était bondé et elle monopolisait toute seule une table de quatre personnes. La serveuse était déjà venue lui demander deux fois si elle voulait boire quelque chose. Elle avait répondu que non, merci, elle attendait quelqu'un. Mais ce quelqu'un avait vingt minutes de retard. Et elle avait déjà été accostée trois fois. Furieuse, Lily remit sa veste pour se donner une contenance. Ethan avait encore cinq minutes pour apparaître. Et s'il lui avait posé un lapin, il allait le regretter. Elle allait ruiner sa réputation. Elle fulmina encore un moment, toute à ses menaces, et en sachant pertinemment qu'elle n'en ferait rien. Elle était bien trop gentille pour ça. Au bout de dix minutes, elle se leva, laissa un billet sur la table et quitta le bar, les joues rouges et le regard baissé. Non, elle n'avait pas envie de croiser le regard de ceux qui avaient voulu la draguer. Elle ne voulait pas qu'on la console, elle voulait juste se venger de son humiliation.

Et puis, au moment où elle débouchait dans la rue, quelqu'un lui rentra dedans.

— Lily ! Tu partais ?

— Tu as plus d'une demi-heure de retard, fit-elle d'un ton sec.

— Désolé ... j'ai eu un problème de transport, répondit-il en détournant les yeux.

Lily était sûre qu'il mentait. Elle sentait ces choses-là. Et puis elle remarqua le col tout propre et repassé de sa chemise, ses cheveux bien brossés, la façon dont il la regardait quand il croyait qu'elle ne le voyait pas. Elle remarqua à la naissance de son cou, d'ordinaire caché par son pull ou ses cheveux, le haut d'un tatouage. Elle se sentit tellement curieuse de savoir ce qu'il représentait qu'elle décida de lui donner une autre chance. Elle retourna avec lui dans le bar. Ils s'installèrent à une autre table et aucun des deux ne parla jusqu'à ce qu'ils commandent.

— Excuse moi euh... je ... je reviens... furent les premières paroles qu'il prononça.

Il se leva et Lily l'entendit demander au serveur où se trouvaient les toilettes. Lily prit sa tête entre ses mains et soupira. Elle voyait bien qu'il était mal à l'aise, mais quand même, c'était lui qui était en retard et il n'essayait même pas de se faire pardonner ! Il fallait vraiment tout faire soi-même ! L'inviter, choisir le bar, l'attendre, et même faire la conversation !»

*

Non, rien à faire, ça ne marche pas. Mes mains sont crispées sur les pages et j'ai même commencé à me ronger les ongles. J'ai envie de jeter le livre au loin, mais je me retiens. Aussi mauvais qu'il puisse être, un livre c'est sacré. Mais qu'est-ce que c'est frustrant ! C'est une scène importante ! Le premier rendez-vous, ça ne se rate pas. C'est le summum de la relation, s'il est raté, l'amour n'ira pas loin. Et là, j'aurais pu tout aussi bien lire le tiercé du jour, j'aurais ressenti plus de choses. Tant de potentiel gâché ! Et puis tout était tellement couru d'avance. J'ai deviné chaque réplique avant qu'ils ne les disent. Ah, ça ne va pas du tout. J'aime qu'on me fasse rêver, qu'on me surprenne, pas qu'on me montre deux empotés qui ne savent pas comment parvenir à leurs fins, comme dans la vraie vie. Et encore, c'est vraiment Ethan en fait qui pose problème. Déjà il arrive en retard, il répond toujours à côté, il ne capte rien, il lui faut quoi ? Qu'elle brandisse un panneau « Embrasse-moi ? » ? Qu'elle lui enlève son pantalon, carrément, pour qu'il comprenne ? Pfff, je ne sais pas à quel jeu il joue, mais moi je ne marche pas.

Allez, il est l'heure, et de toute façon cet idiot d'Ethan m'a ôté l'envie de continuer ce livre. Je le referme et le range tout au fond de mon sac. Loin des regards. Si je pouvais, j'effacerais même de ma mémoire ce ... cette chose. Ce bellâtre à la noix. Même pas capable de se bouger un peu les fesses pour la fille qui lui plaît, qui attend que ça lui tombe tout cuit dans le bec. C'est bien les hommes ça.

Non mais regardez-moi ça. Etre en colère contre un personnage de fiction ! Pathétique.

Je suis tellement énervée que je balance mon sac par terre violemment. J'en ai marre de ces incapables. Allez, on reste calme. On respire. On se souvient de ce que le docteur a dit. Je me passe la main sur le visage et je

regarde discrètement autour de moi. Personne ne me dévisage. Ce n'est pas moi qu'ils fixent tous ainsi bouche bée. C'est l'homme à moitié nu debout à quelques pas de moi. Attendez, quoi ? J'aurais juré qu'il n'y avait personne sur ce banc il y a cinq minutes. D'où sort-il ? Un premier éclat de rire retentit, et l'homme s'empourpre. Involontairement, je me mets à rire moi aussi. Derrière ses lunettes, les yeux de l'homme sont écarquillés d'horreur. Le contraste entre sa chemise élégante et ses jambes poilues est d'une drôlerie impayable. Tandis que les rires des passants retentissent de partout, l'homme se baisse enfin, remonte son pantalon, regarde autour de lui en repoussant ses longs cheveux de son visage, et se dirige vers moi. Pourquoi vers moi ? Je n'ai rien fait. Oui j'ai ri, comme tout le monde, mais je ne me moquais pas. Enfin, pas trop. Oh là là, il s'approche de moi, vraiment ! Mais qu'est-ce qu'il me veut ? Il n'a pas l'air content. Normal, me direz-vous, mais c'est moi qu'il regarde méchamment là. Qu'est-ce que je fais ? Je crie ? Je m'enfuis ? Non, plus le temps, il se plante devant moi ! Au secours, quelqu'un ! Il tend la main ! Et s'empare de mon sac. Ah, ce n'est que ça ? Mais prenez, prenez, bel inconnu à moitié nu, et laissez-moi tranquille. Après un dernier regard courroucé, il renverse le contenu de mon sac par terre. Eh, c'est à moi ! Ôte tes sales pattes de mon livre !

— Qu'avez-vous fait ? s'exclame-t-il d'une voix pressante, en me mettant le livre sous le nez. Qu'est-ce que vous m'avez fait ?

— Mais je ne vous ai rien fait ! Je n'ai pas bougé de ce banc !

— Mais le livre ! L'histoire ! Elle n'est pas terminée !

— Mais de quoi je me mêle ? Et qu'est-ce que vous en savez d'abord ? Vous êtes qui ? Rendez-moi mon livre et laissez-moi tranquille !

J'empoigne le livre des deux mains mais il le retient. Nous nous bagarrons quelques instants, mais il finit par prendre le dessus et l'attirer à lui, sauf que je ne lâche pas et que je me retrouve presque collée à son torse. J'aperçois par l'échancrure de sa chemise un torse ma foi joliment dessiné, et le tracé d'un tatouage qui remonte jusqu'à son épaule.

— C'est mon livre ! MON histoire ! Je dois y retourner, on m'attend ! Dites-moi à quelle page vous vous êtes arrêtée, vite !

Je lâche le livre et je m'écarte. Pardon ?? Mais qu'est-ce qu'il raconte ce type ? Ça va bien hein ! Ce n'est pas le moment de m'énerver ! De quoi il se mêle, non mais !

— Mais faites donc ! Retournez d'où vous venez je m'en moque, mais

laissez-moi tranquille !

— Mais je ne peux pas, cruche ! C'est votre faute ! Vous avez changé l'histoire, et maintenant je me retrouve ici, à moitié à poils, j'ai été parachuté dans votre réalité à cause de votre lecture tellement critique !

Ok. Ce gars est dingue. Ne le contrarions pas. Qui sait ce qu'il pourrait me faire. Mais pourquoi ça tombe toujours sur moi ?

— Bien sûr. Je comprends. Tout va s'arranger, d'accord ? Je peux vous aider à rentrer chez vous peut-être ? Où habitez-vous ?

— Je ne sais pas. Il n'y a pas encore eu de scène chez moi.

— Que... bien sûr, j'ai compris ! Vous êtes un acteur, c'est pour un tournage c'est ça ? Oh, pardon, est-ce que j'ai gâché la scène ?

— On peut dire ça, en quelque sorte. Parfois je pense que mon auteur ne me connaît vraiment pas, vu ce qu'il me fait faire... ce n'est pas moi, tout ça. Je ne veux pas décevoir Lily.

Que ... quoi ?

— Emily, c'est ça ? Qui est-ce ? Votre amie ? Je peux vous amener à elle ?

— Non, Lily. Vous étiez si inattentive que ça ? Remarquez, je vous comprends, notez-le bien. Ce rendez-vous, c'était un désastre. Mais ce n'est pas moi qui décide, vous savez. Moi aussi, j'ai trouvé ça creux.

— ...

Je le regarde, effarée. Lily. Le tatouage. Les lunettes et les cheveux longs. Le rendez-vous. Ce serait vraiment ... non, c'est impossible enfin Cléo reprends-toi !

Ça y est, tes romans de midinette te sont montés à la tête ma pauvre fille. Tu vas voir que dans dix minutes tu le considéreras comme l'amour de ta vie.

— Vous ne me croyez pas, n'est-ce pas ? J'admets que c'est difficile à envisager. Mais je vous promets que je dis la vérité. J'ai été projeté de ma réalité dans la vôtre parce que vous, lectrice, vous ne croyiez pas en moi ni en cette histoire. Vous avez créé une faille dans la fiction parce que la fiction a failli. Quelque part, je devrais vous remercier. Je ne savais plus quoi faire pour échapper à ce rendez-vous.

Et il a le toupet de rigoler en plus ce dingue. J'ouvre la bouche, mais je suis interrompue par un passant qui s'approche et s'interpose entre ... Ethan ? et moi. Il veut quoi celui-là encore ?

— Tout va bien mademoiselle ? Si ce bonhomme vous importune, je peux vous raccompagner chez vous.

— Ça ira, merci, je réplique d'un ton bref.

Voyant qu'il n'a pas l'intention de bouger, je prends le bras d'Ethan et on s'éloigne rapidement. Qu'est-ce que je vais faire de lui ? Et s'il était vraiment ... celui qu'il prétend être ? Je me mords la lèvre en le dévisageant en douce. Il regarde partout avec ses jolis yeux noirs. Maintenant que j'y pense, il n'est fait nulle part mention de bus ou de métros dans le livre. On dirait vraiment qu'il n'a jamais vu ça de sa vie. Soit c'est le prochain candidat aux Oscars, soit ... non, je ne vais même pas formuler cette pensée. Je me pince discrètement, mais non, je ne rêve pas. J'aurais préféré, cela dit. Bon, j'en fais quoi en attendant une explication rationnelle à tout ça ?

Rationnelle ? Parce que tu te trouves rationnelle, gourdasse, de croire à ses élucubrations ? Abandonne-le là et va voir la police. Sinon ton corps apparaîtra au prochain journal télé.

Je vais l'emmener chez moi. Je le dépose, je l'enferme en lui promettant de tirer tout ça au clair ce soir. C'est la meilleure chose à faire. Il va finir en cellule ou à l'hôpital psychiatrique si je le laisse là. Deux petits mots lancinants m'ont prise en otage. Et si ... ?

*

Je n'ai rien suivi de mon après-midi de boulot. Incapable de penser à autre chose. Sur le chemin de la maison, j'ai failli me faire renverser plusieurs fois. Et là je suis devant ma porte depuis dix minutes. Je ne parviens pas à me résoudre à mettre la clé dans la serrure et à entrer. J'espère très fort que tout ça n'était qu'un mauvais rêve. Une vilaine blague, à la rigueur. Que tous mes amis m'attendent à l'intérieur, prêts à me sauter dessus en hurlant de rire. Ce n'est pas mon anniversaire, mais je m'accroche à cette explication pour trouver le courage de rentrer chez moi. C'est fou, à chaque fois que j'entre ici, j'ai du mal à croire que c'est vraiment chez moi. C'est tellement beau. J'ai vraiment du goût on dirait. Je remonte le couloir à pas de loup, sans même enlever mon manteau ni mon sac. Pas un bruit, pas un signe de vie. Le cœur battant, j'ouvre la porte du séjour et je m'y glisse. Si les voisins me voyaient rôder en douce dans mon propre appartement ! Personne, là non plus. Je me sens plus légère, d'un coup, et je commence à sourire. Quand je vais raconter ça aux copines demain au boulot ! Je laisse tomber sac et manteau sur le canapé et je me dirige vers la cuisine. Je meurs de faim. J'ouvre la porte du frigo pour y dénicher de quoi grignoter. Quand je la referme, je pousse un hurlement d'effroi. Il est là. Juste à côté de moi.

Mon dieu aidez-moi.

— Je vous ai fait peur ? Pardon, je ne voulais pas vous surprendre. Je vous ai entendue rentrer, je m'étais endormi. J'ai dormi sur la couette, ne vous inquiétez pas. Ça sent bon dites. J'ai faim moi aussi. Je n'ai jamais eu aussi faim je crois. Ça creuse, la vraie vie.

Et il rigole. Et moi je reste là immobile, interdite. Je le dévisage fixement, il doit me prendre pour une dingue. De toute façon, je dois l'être, pour l'avoir accueilli ici.

— Je ... euh je ...

Je m'interromps et je souffle un bon coup.

— Alors euh... Ethan ? Je peux vous appeler Ethan ? Après tout je vous connais un peu...

Non mais écoutez-moi ce gloussement de dinde. Ça y est, le premier beau garçon à l'horizon, et tu lui fais les yeux doux. Mais qu'est-ce qu'on va faire de toi ?

— Oui euh... je ne connais même pas votre nom ?

— Cléo.

— C'est joli.

— Merci.

— Non merci à vous de m'avoir cru.

— Je ne suis pas encore totalement sûre de vous croire, en fait.

Il fait la moue, et soudain je comprends ce qui a attendri Lily.

— Posez-moi des questions alors.

— Ok ... comment est-ce que vous avez rencontré Lily ?

— Je suis son tuteur à la fac. Soit dit en passant, elle n'est pas très assidue. Et puis elle répond toujours à côté quand je lui pose des questions, à croire qu'elle le fait exprès.

Ah non mon petit père, ça ne va pas se passer comme ça.

— N'inversez pas les rôles s'il vous plaît. C'est vous qui ne voyez rien. Elle est folle de vous, vous ne le voyez pas ça ? Elle est timide et vous l'impressionnez, c'est pour ça qu'elle n'est pas très attentive.

— Ah bon ?

— Mais oui bougre d'âne. Ce n'est pas possible d'être aussi aveugle !

— Vous êtes encore en train de vous énerver contre moi, c'est lassant. Je vous rappelle que ce n'est pas moi qui décide. Mais maintenant que vous me le dites, en effet ça me semble clair. Vous croyez que j'aurais du réagir autrement ?

— Eh bien euh... je ne dirais pas que je suis experte, mais ce n'est pas comme ça qu'on séduit une fille. Elle vous plaît, au moins ?

— Oui. Oh, oui. Mais je ne sais jamais quoi lui dire, quoi faire.

— Eh bien, déjà on n'arrive pas en retard.

— Mais si, selon mon auteur il faut se faire désirer.

— Votre auteur est stupide. Un gars qui arrive en retard au premier rendez-vous et qui ne décroche pas un mot ça ne fait pas rêver les filles. Réfléchissez un peu par vous-même ! Prenez le contrôle de votre vie !

— Oui, enfin ma vie de fiction je vous rappelle.

— Vous n'êtes pas si fictif que ça puisque vous êtes là.

— Justement parlons-en. Votre monde est très intéressant mais il faut que je retourne ... là où je suis censé être. Vous devez m'aider.

— Déjà ? Je commence tout juste à vous apprécier et vous voulez déjà me quitter ?

Oh mes aïeux, mais qu'est-ce qu'elle fait ?

Il me regarde avec gentillesse, sans rien dire, et je me sens bête. Qu'est-ce qui m'a pris de lui dire ça ? Ce genre de vieux réflexes, il faut les oublier ma pauvre Cléo. Reviens sur Terre !

— Vous savez, grâce à vous, maintenant je sais quoi faire avec Lily. Je peux vous confier un secret ? Je ne sais pas sortir du script. Je suis un personnage de fiction, le Grand Créateur me souffle mes répliques. Mais vous m'avez montré qu'il faut parfois oser quitter les rails pour faire naître les émotions. Je veux être le maître de ma vie, toute fictive qu'elle soit. Et vous devriez en faire de même. Si vous croyez tant en la fiction, au romantisme, à l'amour, mettez-en dans votre vie sans attendre qu'on le fasse pour vous.

Comment se fait-il que je voie flou ? J'ai le cœur gonflé de joie et de gratitude. J'échange un sourire ému avec Ethan tout en sentant une fraîcheur brûlante sur mes joues. Hoher la tête, c'est le max que je puisse faire.

— D'accord, je finis par dire d'une voix étranglée. Que dois-je faire ?

— Finissez le livre. Votre imagination recréera la porte pour que je puisse rentrer chez moi. Ne relevez pas la tête avant d'avoir fini. J'ai été enchanté de vous rencontrer, Cléo. Et j'espère que vous n'aurez pas trop mauvaise opinion de moi à la fin de l'histoire. Rappelez-vous, ce n'est pas moi...

— Qui décide. Je sais. Mais vous êtes le héros de votre fiction, ne l'oubliez pas.

— Vous aussi, vous l’êtes, Cléo. Vous êtes une héroïne.

Sur un sourire complice, il se lève et disparaît dans la chambre. Il a laissé le livre sur la table basse. J’hésite un moment. Je jette un regard vers ma chambre. Et puis je prends le livre, et je reprends là où je me suis arrêtée. Etre encore un peu avec Ethan à travers les pages me fait du bien. Obéissante, je ne relève pas la tête avant de l’avoir fini. Et puis, fébrile, le livre à la main, je cours jusqu’à ma chambre. J’ouvre la porte et ...

*

— *Tu ouvres la porte et puis ... et puis quoi ?*

Assise sur sa chaise devant son ordinateur, l’écrivaine relève la tête et s’étire longuement. Un pli soucieux barre son front. Elle ne sait pas où elle va avec l’histoire de cette Cléo. Elle n’arrive pas à la saisir. Le comble pour l’écrivaine qu’elle est ! Elle voudrait la rendre un peu moins fleur bleue, un peu plus cynique, elle voudrait en faire une femme qui revendique son indépendance, pas une qui cherche l’amour comme un GPS cherche sa route. Mais Cléo résiste. Cléo a envie d’aimer. Elle veut partir à la recherche de son Ethan. Elle croit à nouveau en elle, en l’amour. Elle sait que tous les jours, elle pensera à Ethan. Parce que lui aussi a cru en elle. Et que c’est ça, la magie de la fiction. Elle n’est jamais aussi vraie que lorsqu’elle se transpose dans la vraie vie.

Allez, un café et elle s’y remet. Elle va bien la trouver, cette faille.

BONUS

Les organisateurs se sont fait plaisir en trollant le comité de lecture. Ce dernier ne s'en est jamais remis...

ROMANCE

ARTEP HCATSO AU PAYS D'EDEDED

par Dédé et PetraOstach



Illustration par Shaoran

Une femme lit au parc Monceau. Dissimulés dans les roseaux, on entend piailler les oiseaux. Un homme est assis sur un banc public, banc public. On s'en fout du regard oblique des passants honnêtes. L'homme est à quelques mètres. Il se lève et perd son pantalon. C'était un beau pantalon, bien douillet, tout bon, chaud pour l'hiver. Il a perdu son pantalon en sortant de sa maison :

— Ouh la la ! Qu'est-ce que j'ai fait là ? Ouh la la ! J'ai perdu mon pantalon comme ça. Ça va sûrement se voir ! Ouh la la !

La femme tourne les pages de son livre. L'art de la cuisine de la poularde à l'ère médiévale était un sujet très intéressant.

**

Chaque dimanche après-midi, Geneviève s'asseyait au parc en bas de chez elle pour prendre l'air, sourire en observant les enfants jouer autour d'elle et lire quelques pages d'un livre. Ce jour-là, elle lisait les Aventures d'Artep Hcatso au pays d'Eded, un roman fantasy de Plym Arian.

Soudain, quelques gouttes de pluie vinrent s'imbiber dans le papier. Geneviève referma immédiatement son livre. Alors qu'elle commençait à ranger ses affaires, son regard s'arrêta sur un drôle d'individu assis sur un banc à quelques mètres. Geneviève retira ses lunettes, se frotta les yeux et remit ses verres. Non, non, elle ne rêvait pas, c'était bien un troll. Un troll qui, en se levant, éternua et son pantalon disparut, et la mâchoire de Geneviève en tomba.

Embarrassé, le troll sauta dans un buisson pour se cacher. Compatissant à la gêne du troll, Huguette courut à son secours.

« Monsieur le troll ? Monsieur le troll ? » Le nez dans les feuillages, Huguette cherchait le troll, mais ce dernier semblait s'être évaporé. Peut-être avait-il trouvé une solution ou peut-être que tout cela était le fruit de son imagination.

Huguette rentra chez elle, dans son terrier haut perché, tenait dans son bec un fromage.

« Je t'aime comme le yaourt, dit la poule à Huguette.

— Et moi, je t'aime en rôti. »

La poule bloqua son souffle. Puis, elle grossit, GROSSIT, GROSSIT. Elle explosa et laissa place à un trollosaurus qui détruisit la maison. Ginette se lécha les babines et se dit :

« Voilà qui devrait me tenir tout l'hiver. »

REMERCIEMENTS

Un grand merci aux auteurs de l'anthologie, Liné, Renarde, Xendor, Dragonwing, Kévin Gallot, Gabhany, ainsi qu'à tous les participants.

Merci aux membres du comité de lecture, et en particulier à Cricri, HP et Isapass pour leur dévouement à toute épreuve, à tout ce beau monde qui a su tenir bon malgré les tempêtes.

Rien ne pouvait empêcher l'anthologie de sortir au grand jour et la voilà désormais, aussi libre que le pantalon qui tombe aux chevilles !

FIN